

# TENIR LA MAIN TIÈDE DE LA FEMME ENDORMIE

Yves Robert



## **ECRITURE – TEXTE INEDIT**

Un homme parle à un ami, Giorgio... Un ami invisible. L'homme raconte qu'il rêve à une femme endormie, une femme qui rêve... Qui rêve à un homme qui parle à un ami invisible et rêve à une femme qui rêve...

## SUR LA FALAISE ET LES HERBES

**un homme** : Giorgio... Giorgio... Giorgio... Giorgio, tu entends ? Giorgio, tu écoutes ? Ce son... Une ligne de basse, un violoncelle... Fais confiance, des notes graves avec des brisures... Deux extrêmes, tu entends ? Fais confiance... Fais confiance.

**la voix de la femme qui dort** : Archets, étincelles sur les cordes, bruyères, lande avec lune absente, lucioles, voltiges d'âmes éperdues.

**un homme** : Ferme les yeux, avance... Le vent, tu ressens le vent ? Le visage mouillé avec le plaisir qui ruisselle ? Les yeux fermés, ne triche pas... Tu as peur ? La pluie n'est pas faite que de larmes.

**la voix de la femme qui dort** : Le souffle se déverse au-delà du vide, l'effroi, une charpente dans l'incendie, Le bois gémit, les cendres se répandent, ne plus se tenir dans les flammes, faire ce pas, puis cet autre, et encore, encore... Jusqu'à... Sous son pied, des herbes dures et sèches.

**un homme** : Elles craquent, mouillées, mais elles craquent... Ne bouge plus, quelque chose change... Un bruit, en dessous, léger, distant. Un pas de plus, le risque, la chute. Arrête-toi. La falaise... Garde les yeux clos, espère l'équilibre... Je raconte... À la hauteur de ton regard, à cinq mètres, pas plus, pas moins.

**la voix de la femme qui dort** : Vole un albatros, suspendu, immobile, poussière du grès échappé de la paroi, un équilibre sur le souffle... Silencieuse statue, rémiges frémissantes. sur l'étoffe de l'air, tricote le présent, détricote le passé... Imperceptiblement, les rivières du vent charrient l'apparition, happé par les bras de brume, à dix mètres, dévoré par la face blanche de l'oubli

**un homme** : À la lisière des nuages, les formes se dissolvent... Là se terrent les monstres. Giorgio, je ne sais plus les tenir à distance... Je n'ai plus la mémoire des légendes... Je n'ai plus le souvenir des choses d'avant... quand nous étions nus et heureux... Regarde, Giorgio regarde, maintenant, ouvre les yeux... Effrayant, non ? Il faut se faire peur... À nos pieds, la falaise, le vertige... Ne pas faire ce pas de trop. Je t'ai prévenu. Regarde... Mille mètres plus bas, les vagues se fracassent. Giorgio, nous observons l'écume... Mais en mer, se joue le drame.

**la voix de la femme qui dort** : Dix mille mètres au large, se déchirent des hommes, des esquifs se brisent, attendre le naufrage du brouillard, attendre pour apercevoir et découvrir.

**un homme** : S'il y a des rescapés, serons-nous assez fraternels ? Ne regarde plus, c'est inutile... Trop tôt... Voir l'imaginaire, c'est le rendre réel. Le réel griffe, caresse, pleure. Ici, au bord de cette falaise, nous désirerons l'avenir, nous mesurons le risque... Espérer « l'inespérable »... Une lanterne dissimulée au milieu des tempêtes... L'espérance est une femme ensommeillée, ni jeune, ni vieille, elle patiente, logée derrière nous... Elle rêve comme une âme endormie. Restons silencieux, les rêves sont coquilles de noix... Nous avons imaginé une femme qui rêve, faut pas la déranger, faut pas la réveiller... Humblement, écoutons ce chant de l'oriot.

**la voix de la femme qui dort** : Nuit tiède, caresse de soie, deux hommes, une falaise, rêvent d'une âme endormie... Une femme apaisée, la lande, rêve de deux hommes égarés, nuit tiède, caresse de soie, la paume relâchée, sous le lin, la clémence du sommeil. Deux hommes esseulés l'imaginent, assoupie sous la glace vermeille. Nuit tiède, caresse de soie, au large, les flots d'une eau furie, crêtes d'écumes échevelées, au large, mille coques se brisent... Indifférente la lumière du phare. Eau en furie, furie de l'eau. Deux hommes, rêveurs aveugles, au-dessus des abysses, rêveurs aveugles, rêveurs perdus, observent le vol d'un albatros... Rêveurs aveugles, rêveurs perdus, s'enfuient les nuages, se délite l'azur... Rêveurs... Rêver n'est pas dormir, n'est pas dormir... Sur la falaise et les herbes, l'odeur du sable... Sur la falaise et les herbes, l'odeur du sable.

**un homme** : Giorgio, cette odeur ?

**la voix de la femme qui dort** : Odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Giorgio, par delà la mer, quel sable ? L'albatros le sait, ses ailes le portent d'un continent à l'autre.

**la voix de la femme qui dort** : Pays tristes, pays sables, pays gris, pays conquis, pays affamés, odeur roulante, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Dans la tempête se niche le malheur des hommes. Giorgio, les naufragés s'accrochent à l'espoir, la lumière de nos côtes. Je vois danser les sourires éphémères, l'espérance d'une vie enfin vivante, je vois le désir, l'envie, dévorer l'existence même.

**la voix de la femme qui dort** : Pays sans guerre, tranquilles, carrés enfantins, des jeux, espiègles balancelles, si proches, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Une cuisine, la cafetière sur la table, les miettes de pain sur le sol, un cartable d'école.

**la voix de la femme qui dort** : Espoirs simples, reflets d'avenir, pays « terres grasses », légère brise, parfum sucré, aisance et délices, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : De leurs radeaux, certains ne se noient pas, Giorgio... Va-t-on ouvrir nos maisons ?

**la voix de la femme qui dort** : Portes closes, verrous inutiles, grains obstinés, partout se fauillent, bouquet de poudre, éclats de fusils, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Tu hésites... « Le confortable » colle à l'âme ?

**la voix de la femme qui dort** : Chaque porte, son maître, geste fauve, griffe, balafre bleue, fragrance de chêne, parquet lisse, rien ne passe, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Barrière barbelée, garder nos cœurs en bac à glace, nous imagines-tu si froids ?

**la voix de la femme qui dort** : Chaque porte, sa haine, sable s'enlise, agonise, supplique morte, refus poli, endimanché, odeur du sable... Retour de la vague.

**un homme** : Être une main qui offre pain et gîte, être redevables, pourquoi pas ?

**la voix de la femme qui dort** : Chaque porte, son échancrure, mauvaise réputation, mains tendues, amicales, accueil secret, chaleur d'un rire, odeur du sable... Sur une plage.

**un homme** : D'un rire, sourire, ouvrir la main, doigt après doigt. Être vieille gitane, offrir dans les lignes un futur autre que les cendres... La femme endormie rêve... Nous imagine tels que nous sommes, figures de cauchemars, propriétaire de trop parce que le peu fait peur. Incendiaire de la terre par désir d'aisance. Rêveurs aveugles parce que le réel laboure... Cette rêveuse est terrible. Elle révèle les illusions perdues, les espoirs assoupis, les trahisons et les défaites. Il faudra l'aimer, malgré tout... Ou la brûler comme une sorcière.

## L'ENTREE DE LA NUIT

**un homme** : La nuit gonfle ses plumes, qui peut-être prêt, Giorgio ?  
Qui peut être prêt à ce qui va suivre ?

**la voix de la femme qui dort** : La nuit, effleure, le jour.

**un homme** : Qui peut être envieux de l'obscurité ?

**la voix de la femme qui dort** : La nuit, cascade, la pente.

**un homme** : Pas de lanterne, pas d'allumette.

**la voix de la femme qui dort** : La nuit, fissure, le monde.

**un homme** : Poches vides, espoirs rabougris.

**la voix de la femme qui dort** : La nuit, éclate, boréale.

**un homme** : Sur le bord de la falaise, tous les possibles. Regarde, Giorgio, je suis tiré à quatre épingles.

**la voix de la femme qui dort** : Costume, rigide, parure des morts.

**un homme** : Giorgio, suis-moi... Je te montre le vide.

**la voix de la femme qui dort** : La nuit, s'impatiente, vorace.

**un homme** : Toujours avoir un ami à portée de main, si je glisse. Un ami pour me raccrocher, peut-être basculer ensemble. Tomber à deux est plus rassurant.

## FEMME ET HOMME

**un homme** : Un rêve ne fait pas réponse.

**la voix de la femme qui dort** : Des questions sur le vent, rien de plus.

**un homme** : Un rêve ne fait pas éponge... Femmes, hommes, griffures et pirouettes.

**la voix de la femme qui dort** : Fragiles, une différence.

**un homme** : Sur la falaise, loin de nous, proche de nous.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus.

**un homme** : Cette femme rêve.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de moins, rien de plus.

**un homme** : De nous... Je rêve de son rêve. Sur les herbes dures et mouillées, là, en retrait, une fumée. Je la désire avec nous... Tenir sa main... Élève apeuré sur le chemin du premier jour d'école.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins.

**un homme** : Elle regarde l'albatros, regarde les nuages, voit les hommes qui se noient. Les prairies s'enflamment, les tours griffent le ciel et les guerres s'échafaudent. L'enfant se baigne dans la rivière, le loriot chante sur la branche d'un noisetier.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins.

**un homme** : Elle interroge... Ces deux hommes sont-ils au milieu des autres ?

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins.

**un homme** : Comment le savoir ?

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins.

**un homme** : Comprendre.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins.

**un homme** : Nos différences s'appuieront l'une contre l'autre. La durée et l'effort seront les traces de l'amour. La difficulté sera la solidité. La rigueur, un appui... L'un contre l'autre.

**la voix de la femme qui dort** : Rien de plus, rien de moins. Rien de plus, rien de moins qu'un rêve.

## LA DOUCEUR

**un homme** : Une femme qui rêve est dangereuse, ça déborde. Un mystère qui broie. Je suis vivant parce que faible, plus faible qu'elle... Plus fragile que son rêve.

**la voix de la femme qui dort** : Tu me crois forte... Ici est le temps dont tu n'es plus maître. Tu m'imagines marbre dur... Ici est le vent qui se lève... Tu me regardes avec méfiance... Ici est le champ sous le gel... Tu écoutes en silence... Ici se délitent les horizons... Tu es la rage et le poing... Ici est la pluie sur le visage... Tu es l'amertume... Ici est le rire éteint... Ici les larmes sèches... Ici la simplicité de la mort... Au loin sombrent les cadavres sans avenir, visages aux yeux clos, effrayés de notre indifférence, flottent gilets vides, corps reposent aux abysses. Tu as vu cela... Comment peux-tu te prétendre humain ?

**un homme** : Giorgio, le rêve, de cette femme, Giorgio, ce rêve engloutit nos âmes.

**la voix de la femme qui dort** : Comme les noyés à venir, laisse aller tes peurs... La noyade est une douceur, un oubli qui se leste, entraîne hors de la lumière. La noyade est une douceur amère, cadavre soulagé de son vivant, douceur où se

s'illumine les malheurs, l'esprit s'efface, demeure le silence apaisant de la mort... Plus de comptes à rendre, plus de comptes à rendre.

**un homme** : Giorgio, à dix mille mètres... Elle raconte ce que je ne veux pas.

**la voix de la femme qui dort** : Tu exiges la tranquillité d'une femme, je t'offre la douceur des noyades... Est-ce que je t'aime ? Tu es lâche, innocent... Est-ce que je t'aime ? Tu es lâche.

**un homme** : Un rêve aime-t-il vraiment ?

## LA COLÈRE

**un homme** : Je perçois un écho, silencieux. Une colère muette. Elle résonne pour moi... Et pour tous les aveugles du monde... Écoute Giorgio, c'est la fureur d'une femme qui dort... Fait-elle semblant de rêver ?

**la voix de la femme qui dort** : La plaine immense grésille à l'ombre du soleil, les arbres immobiles gesticulent sans accrocher un nuage, le sommeil s'est oublié sous les cataractes, la tempête engraisse la haine... Regarde en toi les déséquilibres... Les déséquilibres

## L'EFFROI

**un homme** : Giorgio, Giorgio... Ce grondement, cette coulée de lave. C'est un bruit qui ne se remarque plus. C'est le bruit du téléviseur au journal de vingt heures. Les images de la plaine en guerre. Les territoires de l'autre sable. Ici se sont installés le pillage éternel, les routes de terres, les pistes avec la poussière. Ici sont les hommes qui utilisent le droit de l'histoire, le droit de Dieu, le droit de la propriété. Ici sont les viols et les arrachements. Ici sont les justifications de l'indicible. Ici, la maison est une ruine, l'école une prison. Ici, les toiles s'alignent en campements provisoires depuis mille ans. Ici, je te vois, femme détruite, mère sans avenir... Sans rêve. Je te vois regarder tes enfants se flétrir sous la griffe de la famine. Ici, ton regard n'est pas chargé de haine, c'est un effondrement d'incompréhension et d'effroi. Femme prisonnière, tu deviens le tribut de la conquête, la griffure de la soumission. Tu crains pour le déshonneur de tes filles, le massacre de tes fils... Connais-tu l'histoire de Niobé ?



Ailleurs, encore, la torture vient du ciel, la torture est asymétrique comme la guerre. La force est un outrage, une technologie, une absence de coupables. On grime sur ton visage une figure abjecte... Terroriste. On te dénie l'humanité, on te considère comme une bête, au mieux ré-éduicable, au pire exécutable, le passage d'un drone silencieux et élégant... Pas même le bruissement d'un loriot. Désignée pour rejoindre la cohorte des exécutions extrajudiciaires. L'incompréhension et l'effroi se ripaillent de ton âme. Tu vois le feu du ciel s'abattre de si haut qu'il est impossible de connaître le sourire de son maître. Ne reste que la trace blanche après le passage de l'avion et l'horreur nourrit ton cœur d'un tel mal... Que ta mort à venir aura moins d'importance que la vengeance. Écartelée sur les ruines, sur la famille enterrée, sur l'avenir ruiné. Écartelée, tu espères emporter par ta destruction au milieu d'une foule, le plus grand nombre d'ennemis possible. Tu perçois ton sacrifice à venir comme un soulagement, non comme une folie. Et le cycle recommence... Les vengeances vengeant les vengeances, un tourbillon d'incompréhension et d'effroi... Et nous dans nos villes... Dans nos villes... Panneaux solaires sur les toits et jacuzzi dans les jardins... Nos villes.

## LA VILLE

**un homme** : Mille, nous sommes mille. Cravates, attachés-caisse, tailleurs, talons hauts, talons souples. Nous sommes mille de ce côté de la rue. Mille à attendre le petit bonhomme vert. Mille, arrêté par un petit bonhomme rouge, figure de lumière, logo de l'ordre. Nous sommes mille. En face, mille autres. Un cadastre jaune zèbre la rivière automobile, trace un passage d'une rive à l'autre. En face, reflets de cravate, attachés-caisse, tailleurs, hommes, femmes, semblables. Mille contre mille. Toutes les rues, toutes les villes se répliquent, s'affrontent, se confrontent, se fusionnent, deviennent des monstres voraces, jamais ne sont rassasiées engloutissant les terres, les forêts, les nids des oiseaux, les vies de toutes sortes. Entre les buildings, mille de mille habillé de mêmes cravates, de mêmes tailleurs, se pressent au matin. Mille ventres vides, cafés Take away, café franchisés, cafés au goût mille fois répétés, au goût aseptisé. Travail climatisé, les écrans des winners, les cages de verre où chacun se montre, se cache. Où les jambes s'étendent, les pieds nus se déposent sur les tapis, sous l'arceau des bureaux.

Grises, vertes, bleues, partout les mêmes moquettes, partout la même électricité statique. Jambes offertes aux regards envieux de petits chefs, traders décontractés, prédateurs sans gloire. La soumission se fera dans le local photocopie, derrière le store d'une vitre, dans l'escalier de secours, le tarif de la servitude se paie à genoux, si possible avec le sourire. C'est un champ de bataille, un autre champ de bataille.

Mille de mille dans les tours à conquérir le monde, conquérir le temps, mille de mille à se croire maîtres, mille de mille à n'être que les esclaves d'une fuite éperdue. Mille de mille à ne plus se souvenir de l'odeur de la lessive séchant sur le vent, à ne plus savoir comment pousse le haricot, comment nage le chien dans la rivière, comment s'étouffe le poisson échoué, comment se vide un lapin. Mille de mille à s'estourbir à coup d'Happy hour, d'heures heureuses. À s'estourbir à coup de plat surgelé, de sexe à la va-vite, de sexe privé de la contrainte de l'amour, de sexe annoté sur une échelle de cinq étoiles à cocher sur les applications de rencontre. Mille de mille à confondre liberté avec désir, à s'enquérir d'émotions factices, à rabaisser la garde de son intelligence. Mille de mille à rester à la page de la nouveauté. Et la ville s'étend, cercles concentriques, mais inégaux. Ici, les piscines rivalisent de grandeurs, les maisons et les jardins de graviers s'étalent au soleil, annoncent la valeur du compte en banque, banquise préservée des propriétaires.

Ailleurs, à bonne distance, s'échinent les gens de services, dix-mille de dix-mille prêts-à-servir, à nettoyer, à réparer, à entretenir, à faire reluire, à proposer les horribles cafés Take away, à s'échiner, subvenir aux besoins de la nouvelle génération de service, enfants sur pieds déjà perdants, déjà mâchés par les appétits gloutons. Dix-Mille de dix-mille à espérer progresser par le mérite, à chérir un espoir qui fait patienter dans l'attente, disparaître dans la déconvenue. Les villes s'étendent et nous tuent, les villes sont « gangrènes » qui progressent, il faudra couper ou mourir. Vois-tu Giorgio, je suis mort dans ces villes, je suis mort gelé. J'ai perdu l'espoir, j'ai deviné ce qui adviendra. Jamais nous n'abandonnerons la « dolce vita ». La gangrène est une odeur sucrée, une odeur plaisante, une odeur d'abondance, une odeur comme il n'en existe pas. Nous mourrons plutôt que de lâcher le confort.

## TUER UNE FEMME QUI REVE

**un homme** : Souviens-toi, Giorgio... Le roi Sardanapale au jour de sa perte fit égorger ses chevaux et ses femmes. Giorgio, va-t-on renouveler cela ?

**la voix de la femme qui dort** : Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ? Roi, ton corps s'encastre au pli du lit, contemple l'écarlate des draps. Un soldat dénoue mes cheveux, contrains ma nuque en arrière. Dans son regard, ma gorge offerte... Le couteau saute de la pupille à la main. Avant le geste, l'œil se charge de sang... Qui es-tu homme ? Un monstre ? Un roi ? Monstre, tu revendiques l'horreur, afin de réduire la pesanteur de tes échecs. L'obscurité des nuages devient une indulgence. Détruire, faire disparaître, effacer... Rien n'existe avant et après toi. Tu es ton propre dieu... Animal d'orgueil... Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ? Le cheval se cabre, le soldat tire l'acier, la femme nue s'effondre. Derrière les remparts, la ville brûle... Mille fois je meurs pour étouffer la flamme de tes folies. Mille fois je meurs afin que tu restes grand. Je suis femme ou Nature, mille fois sacrifiée. Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ?

**un homme** : Qui sommes-nous, Giorgio ?

**la voix de la femme qui dort** : Pour qui me prends-tu ? Un cheval ? Une servante ? Le blizzard engourdit ton esprit, gèle tes convictions... Je ne suis plus une possession. On ne peut pas tuer une femme qui rêve... Regarde dans les rues, les femmes rêvent et tout change. C'est la fin des rois, arrive le temps où la femme et l'homme échangent un regard de même hauteur... De même hauteur... Toi, tu agonises sur le drap écarlate, vains soubresauts échoués... Une carpe sur le gravier. La femme et l'homme échangent un regard de même hauteur, de même hauteur.

**un homme** : Giorgio, nous n'avons que des branchies et l'eau s'écarte.

**la voix de la femme qui dort** : Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ?

**un homme** : La femme était derrière, un pas de retrait, nous étions maîtres des arbres et des forêts. Nous avons écrit la loi, dessiné le cadastre... Un pas de retrait... et nous avons des branchies.

**la voix de la femme qui dort** : Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ?

**un homme** : On disait, nous protégeons les terres. On disait, nous supportons les flèches. On disait, on est honnête, on est brave... et nous avons des branchies.

**la voix de la femme qui dort** : Qui es-tu homme ? Un roi ? Un monstre ?

**un homme** : Chaque saison, les prairies sont labourées. Le pas de retrait, soumises, ça arrange. Nos mères, nos femmes, nos filles. Nos servantes et nos plaisirs. Celles... Égorgées à l'heure de notre perte. Que rien ne subsiste... Et nous avons des branchies.

**la voix de la femme qui dort** : Que fais-tu homme ?

**un homme** : Je suis avec Giorgio sur la falaise, je rêve que tu me rêves... Je rêve que j'ai honte.

**la voix de la femme qui dort** : Qui es-tu homme ?

**un homme** : Si je me retourne, tu verras mon regard, maintenant, à même hauteur que le tiens... Ne m'en veut pas, j'ai encore de la peine à respirer.

**la voix de la femme qui dort** : Où es-tu homme ?

**un homme** : Je suis sur la falaise, les herbes dures et sèches, les pieds mouillés. À dix mille mètres, loin en mer, des migrants se noient. L'albatros se loge au cœur des nuages. Je suis le descendant de Sardanapale... Je refuse l'héritage. La femme endormie rêve de Giorgio, de moi. Ce rêve est un espoir... Qui es-tu femme ? Est-ce que je te connais ?

**la voix de la femme qui dort** : La réponse niche sur le rêve... La réponse niche... Le rêve.

## L'AUSTRALIE EN FEU

**un homme** : Ce rêve devient brûlure. As-tu seulement ressenti sur le visage le crépitement des cendres ? Vois-tu, Giorgio, j'ai vu le rouge horizon et l'eucalyptus préhistorique. J'étais au bord de la rivière, je regardais l'ornithorynque nager.

**la voix de la femme qui dort** : La vallée est une montagne, la rivière, une brèche. Le monde est celui des origines, un vent chaud et sec se lève, les éoliennes d'acier grincent mollement, les immenses champs de blé dévalent la plaine.

**un homme** : Je n'ai pas vu d'aborigènes

**la voix de la femme qui dort** : Esseulés, sur la prairie des jardins publics, entre les marelles et les fontaines, ils ne sont plus là. Esseulés aux cœurs des grandes cités, ils ne sont plus là. Ils sont la tristesse de ce qui est perdu... Ils ne sont plus là... Une larme séchée entre les pages d'un herbier... Ils ne sont plus là.

**un homme** : Je t'ai demandé pour les cendres ?

## ANTARCTIQUE

**un homme** : Je t'ai demandé pour les cendres, tu n'as rien dit. Je suis debout sur le paysage, je fais partie du paysage, dune et scorie, océan de charbon. Après les artifices retombent cendres et fumées.

**la voix de la femme qui dort** : À chaque battement de cil, de plus en plus froid.

**un homme** : L'antracite se métamorphose, je frissonne, je tremble... Retombent cendres et fumées.

**la voix de la femme qui dort** : Le gel pénètre le corps et le cœur, le sang se fige, les veines se contractent.

**un homme** : Je n'ai plus le goût de l'appétit, j'entre dans l'âge polaire. J'appréhende le baiser frigidé de la mort, j'ai l'humilité d'un corps vaincu. Ma peau ridée est une suite de congères, ma chevelure est échevelée sous la tempête, mes lèvres bleuies et chaque heure une douleur rappelle que je suis faiblement vivant, faiblement, faible... A l'autre bout du monde, j'approche de l'Antarctique.

**la voix de la femme qui dort** : La nuit froide s'éveille, semble éternelle.

## REVENIR AU MONDE

**un homme** : Tu es un ami sûr, je n'écoute que ton silence. Le temps est compté, je ne veux pas de mots inutiles. Giorgio, tu es un ami sûr, ne dit rien. Je veux affronter l'obscurité. Attendre celle qui accompagnera, visage inconnu, douceur d'une voix, le rêve d'une âme. À la porte de la nuit, à la lisière de la falaise. À la lisière de ce qui reste de la vie.

## LA LISIÈRE DU MATIN

**un homme** : Regarde les désastres, tant de désastres.

**la voix de la femme qui dort** : Horizon noir, ciel sombre, les étoiles sont détails... Îlots fragiles et inatteignables.

**un homme** : Je suis égaré à la frontière de cette obscurité interminable. Derrière moi la banquise se débâcle, efface le chemin, empêche le retour. Inutile de poser l'espoir et le désespoir sur les plateaux d'une balance. Toujours la pesée serait défavorable. Patienter est la seule perspective. Attendre rivé à la solitude. Rêver un signe.

**la voix de la femme qui dort** : Une voix dans les ténèbres, une mésange ou un loriot... Une voix transperce l'obscurité, Une voix appelle la lisière de l'aube... Espérer « l'inespérable ».

#### TENIR LA MAIN TIÈDE DE LA FEMME ENDORMIE

**un homme** : Elle approche, rêveuse inconnue. Elle est là, Giorgio... Pour moi. Présente depuis le commencement de cette promenade, à veiller, à vieillir, se tenir sur le côté, ne pas juger, accompagner, à mourir aussi. Il faudra bien qu'elle meure un jour, sinon même l'ironie serait vaincue. Je crois bien qu'elle sera la dernière, la dernière sur terre... Mais avant, elle offrira sa main, ultime réconfort.

**la voix de la femme qui dort** : Ce n'est pas important, premier, première... Pas important, qui tend la main, qui se noie... Pas important, qui tend la main, qui retient, pas important, qui tend la main, qui sauve... Pas important, qui tangue, qui meurt... Simplement, tendre la main.

**un homme** : Une voix de loriot, le chant... Écouter une ultime fois.

**la voix de la femme qui dort** : La vie, les cascades, la brise, un pré, une sauterelle, d'une hirondelle la voltige. Le renard qui danse, flamme orange, éperdue sur le jaune colza, étincelles qui lentement retombent... Après l'artifice, cendres et fumées.

**un homme** : Le temps est au courage, paisible et léger. Franchir le bastingage est difficile, la marche est élevée, le passeur s'impatiente. La rêveuse demeure souriante, elle aidera... Soutenir de ses doigts. Pour embarquer... Tenir la main tiède de la femme endormie.

*noir*